

BRIGITTE DE STOUTZ

MÉDECIN  
DE L'INVISIBLE

*Elle pénètre dans les consciences, dans les mémoires,  
pour extirper le mal à sa racine.*

 *Editions*  
Quintessence

## Du même auteur

*Allô ? Jean-Paul*, autoédition.

*Le Sourire des flamboyants*, Les Presses du Midi.

*C'est pour qui ?*, Les Presses du Midi.

*Divines Félines*, Les Presses du Midi.

## Bibliographie

David TANSLEY, *L'Aura*, Albin Michel.

Jeanine FONTAINE, *Médecin des trois corps*, Robert Laffont.

© 2008 — Éditions Quintessence

SARL Holoconcept

Rue de la Bastidonne — 13678 Aubagne Cedex — France

Tél. (+33) 04 42 18 90 94 — Fax (+33) 04 42 18 90 99

[www.editions-quintessence.com](http://www.editions-quintessence.com)

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.*

ISBN 978-2-913281-97-4

## AVANT-PROPOS

Ce livre tente de retranscrire la vie inénarrable d'une femme hors du commun.

Médecin : parce qu'elle diagnostique justement toute maladie même lorsque le corps médical échoue dans ses recherches.

Invisible : parce qu'elle ne se contente pas d'approcher les corps, mais a le don de pénétrer profondément dans les consciences et dans les mémoires pour extirper le mal à sa racine.

À la demande de cette femme exceptionnelle, j'ai dû changer les noms et les lieux. Je la nomme, mais elle est un être que je qualifierais de l'au-delà, et qui pourrait vivre sans nom et sans âge.

J'ai choisi, avec son accord, de la nommer « Ange-Elle ». Ange-Elle (ailes) qui peut transmettre l'idée de légèreté, d'envol.

Le terme d'ange est malheureusement si galvaudé ! Beaucoup voient des anges gardiens (ils se persuadent que ce sont des bons) un peu partout, et arrivent même à discuter avec eux ! La reconnaître comme un être d'essence divine n'est ni un caprice, ni une fantaisie, ni une illumination, ni une pathologie. Elle est un véritable guide spirituel, qui apporte la bonne nouvelle.

Dans la réalité, je garde envers elle une grande déférence, non pas parce j'en ai la volonté, mais spontanément, pour ce qu'elle représente à mes yeux. Depuis plus de trente-deux ans que je suis en contact avec elle, je n'ai jamais senti le besoin de l'appeler par son prénom ou de la tutoyer comme l'imposerait une mode superficielle et sans fondement qui vous dépersonnalise et vous baptise rapidement au gré de vos émotions et de votre ignorance. Je garde bien volontiers le terme de « Madame » et le vouvoiement.

Lorsqu'elle me désigna comme son porte-parole, elle avait senti que l'ordre des choses s'imposait, et qu'elle pouvait accepter l'idée qu'on parlât d'elle.

Elle ne peut avoir de résultats qu'en restant dans l'humilité et dans le retrait de l'agitation et du désordre terrestres.

Elle refuse toujours de lever, même un léger pan, le voile de sa vie, à ceux qui le lui ont demandé et qui le demandent encore : journalistes, affairistes, opportunistes, curieux, et surtout, elle craint le tapage médiatique d'esprits bien intentionnés qui s'empareraient, pour une satisfaction purement terrestre, toujours à la recherche d'un scoop pour remplir leur vide, leur cahier des charges, ou leur compte en banque, de l'évidence de ses miracles et, pourquoi pas, la proposeraient à la canonisation !

Dans cette première partie, je retransmets les messages dont elle me charge. Simultanément, j'entame une évolution personnelle.

*La lune est amoureuse du soleil  
Et le rire des étoiles remplit l'espace.*

*Je veux donc délivrer l'homme et qu'il se réjouisse comme  
un oiseau dans le ciel clair, sans fardeau,  
indépendant, extatique au milieu de cette liberté.*

KRISHNAMURTI



# CHAPITRE 1

La pièce, une chambre parquetée à l'anglaise de chêne, tapissée de fines rayures gris rose, laisse place, près de la fenêtre, à une armoire massive aux sobres décors rustiques.

À droite de la porte, sous une tapisserie brodée de fils pastel et représentant une scène champêtre dont l'encadrement de bois rappelle la couleur du papier peint, un canapé recouvert d'un couvre-lit d'un blanc rosé se prête au confort des patients.

Entre l'armoire et le lit, deux chaises se font face, séparées par un guéridon ovale en hêtre. Sur le plateau, un fin napperon de dentelle protège le bois, en le décorant délicatement.

À la fenêtre, des rideaux de voile crème séparent le mouvement désordonné de la rue et la sérénité de l'ordre intérieur.

Elle fait d'abord asseoir la personne sur la chaise paillée du côté mur, et elle prend celle dos à l'armoire.

Elle a une voix douce.

Elle demande à son visiteur de poser ses mains sur le napperon. Elle pointe son pendule — une améthyste ou un cristal dont aucun crapaud ne gâte la perfection de la taille — suspendu à un fil de coton blanc toujours net et propre, verticalement sur le dos d'une première main, puis sur le dos de l'autre. L'oscillation de ce précieux bijou lui précise l'état énergétique du consultant.

Attentive et concentrée, elle est toute à son patient.

Ses yeux noisette vous pénètrent continuellement comme des rayons, pour retirer de vous ce mal qui vous mine.

À son contact, les souffrances les plus refoulées, les pensées les plus occultées sourdent dans le conscient de la personne, se concrétisant en mots.

La parole, petit à petit, apporte la délivrance. Elle jaillit spontanément.

Elle écoute silencieusement.

Elle répond aux questions.

Elle explique.

Elle ne donne jamais de conseils. Elle dit que chacun doit suivre la route qui se dessine en lui, plus ou moins escarpée. Elle expose simplement des cas qui correspondent de près ou de loin à l'histoire présente, passée ou future de celui ou de celle qui, devant elle, demande de l'aide.

Chacun doit se trouver pour se prendre en charge.

À la fin de la séance, elle invite la personne à s'allonger sur le divan après qu'elle a installé une feuille de papier tirée d'un énorme rouleau entreposé dans un étroit placard mural.

Là, elle passe lentement ses mains fines, sèches et blanches au-dessus de ce corps en demande de guérison. Elle commence au niveau du cou, glissant des gestes horizontaux et réguliers. Elle saisit toutes les charges négatives, les dirige lentement vers les membres inférieurs et les évacue par les pieds. Elle recommence plusieurs fois, sans changer son mouvement. Elle s'empare sur son passage de toutes les rugosités, de tous les nœuds qu'elle rencontre, qu'elle seule peut voir et sentir. Elle les fixe dans ses paumes. Elle secoue alors vers le sol, autant de fois que nécessaire, d'un geste sûr et efficace, pour rejeter toute souillure, ses précieux instruments de travail : ses mains.

À son entrée dans la chambre, la personne a ôté ses chaussures. Ces dernières ne doivent pas être un obstacle au dégagement de ce mal qui ronge l'organisme. Au point précis où elle capte une brûlure, elle sait qu'il y a un foyer morbide, où se nourrit la malignité. Elle insiste alors par petits cercles concentriques, puis recommence à couler méthodiquement ses mains pour débarasser ce corps de l'amas noir et lourd qui entrave la Vie. Elle persévère jusqu'à ce que le malade éprouve un bien-être, une chaleur, une décontraction complète.

« Que ressentez-vous ? » demande-t-elle.

À la réponse, une explication met au clair l'évidence.

Lorsqu'elle juge les énergies parfaitement régularisées, elle s'installe derrière la personne et s'occupe de la sphère cérébrale, lieu où le mental est en ébullition. Là, elle utilise son pendule et peut éventuellement effleurer avec le bout de ses doigts certains points qui lui semblent sclérosés.



Quoi qu'il advienne, jamais elle ne touche son patient. Tout est dans le rayonnement cosmique.

Les quelques paroles qu'elle prononce se révèlent utiles et bienveillantes.

Lorsque la séance touche à sa fin, elle fait asseoir la personne sur le bord du canapé, avant de l'aider à se remettre debout lentement.

D'abord face à face, puis face à dos, elle submerge sa patiente d'énergie bienfaitrice par des mouvements verticaux et horizontaux, amples et vigoureux, de ses membres supérieurs.

Elle sourit de contentement. Elle sait qu'elle vient de grandement soulager cette âme en détresse.

« Avez-vous quelque chose d'autre à me demander ? » est sa dernière question.

Sa souffrance évacuée, la personne détournée d'elle-même la regarde : ses boucles couleur de lune, la peau claire de son visage, son sourire aux dents bien alignées et la puissance de son regard, à la fois proche et lointain, vous projettent dans une réflexion au-delà du quotidien.

*Qui est-elle ?*

*Comment fait-elle ?*

*Quelle force est en elle ?*



## CHAPITRE 2

La première fois que Claire se rendit chez cette thérapeute, son corps était à son dernier degré de somatisation. Claire ne le savait pas. Elle n'avait même jamais entendu ce mot.

À cette époque, elle pensait que la maladie venait de l'extérieur. La santé se détériorait à cause d'éléments indépendants d'elle-même.

On traquait le mal, on le faisait disparaître momentanément ou définitivement. L'organisme subissait. Il attendait que ça passe. La maladie était une fatalité. Un passage obligé.

On tombait malade car c'était une épidémie, la rançon de la vieillesse, ou bien encore une tare familiale. Il était normal que cette malchance tombât un jour ou l'autre sur n'importe quel quidam. La maladie existait comme le moustique, il suffisait à son arrivée de la chasser. Le corps restait passif, et la chimie agissait pour lui... Il n'y avait aucun effort à faire, pas besoin de prise de conscience, il suffisait que la posologie soit bien dosée donc efficace... C'était de toute façon toujours la faute à quelque chose d'extérieur.

Jamais, au grand jamais, il ne serait venu à l'idée de Claire de s'interroger sur le pourquoi ou le comment de son existence... Et plus que tout, elle n'aurait jamais remis en cause sa façon de manger, de boire, de vivre et de penser. Elle aurait même pu croire à un certain moment en une fatalité divine... La maladie était là pour expier les fautes commises et la culpabilité se greffait par-dessus le tableau pour le compléter.

Sa pensée restait figée dans le temps passé, ou vagabondait inconsistante dans le temps futur. Comment alors aurait-elle pu, un seul instant, voir ce qu'elle vivait, là, dans ce présent si évident qui sème sans pitié ce qui nous attend demain ?

De toute façon, elle ne savait pas qu'elle pouvait penser d'une façon différente de celle qu'on lui avait inculquée... Et ce qui lui avait été inculqué était l'unique vérité, lui avait-on assuré !

Quelques mois avant sa première rencontre avec la magnéti-seuse, elle avait subi une interruption volontaire de grossesse.

Le médecin, ayant diagnostiqué un début de jaunisse et une grande fatigue, lui avait conseillé de mettre un terme à cette nouvelle gestation.

« Vous avez un risque d'y laisser votre santé, et vos enfants ont besoin d'une mère en bonne forme. »

Incapable dans ce moment-là, à cause de son épuisement, de prendre une décision pour elle-même et plus particulièrement pour sa santé, elle s'était résignée, malgré le désaccord de sa conscience.

Souvent, elle avait envie d'une autre façon de vivre que celle qu'on lui avait imposée... Mais son manque de confiance en elle la détournait de ses propres ressentis. Laurine, seule personne à qui elle pouvait se confier sans crainte, l'avait rassurée :

« Ma belle-sœur s'est fait avorter volontairement deux fois ! Ce n'est rien du tout, et cela se fait si couramment que l'on ne risque rien. »

C'est toujours Laurine qu'elle avait vue à son réveil dans cette chambre bleutée, durant les quelques heures où l'hôpital l'avait gardée.

Dans les semaines qui avaient suivi, elle n'avait pas senti son épuisement. La maisonnée était chargée et il fallait avancer. Les enfants comptaient sur elle. Son dynamisme et son enthousiasme lui venaient de leur existence et réciproquement.

Elle les avait voulus, et, pour eux, elle donnait avec une immense joie toutes ses forces. Elle désirait leur bonheur pour y puiser le sien. Elle voulait que leur enfance soit les fondations inébranlables de leur vie d'adulte. Il existait un échange unique entre eux et elle.

Depuis plusieurs années, Claire souffrait de colite chronique. Ce ventre douloureux et gonflé qui vous empêche de sortir le soir dans une robe cintrée ou simplement ceinturée, et qui vous prive à tout jamais de ces vitamines et sels minéraux que l'on ne peut trouver que dans les crudités. Elle qui aimait tant les fruits et les légumes crus !

Après cet avortement thérapeutique, les choses s'aggravèrent.

Un jour, se présentant à la selle, elle sentit une brûlure assez vive au niveau de l'anus. Le deuxième jour, dans les mêmes conditions, la brûlure réapparut. Les jours suivants, même scénario.

Vers le huitième jour, non seulement ce signe surgit comme à son habitude, mais, deux heures plus tard, il reprit spontanément, sans répit, jusqu'au début de l'après-midi.

À partir de ce jour-là, quotidiennement, systématiquement, la crise apparaissait à la défécation quelques minutes, pour se manifester dans sa phase la plus insupportable deux heures après. L'intenable souffrance laissait perler des sueurs tout le long de son corps. Ses jambes tremblaient. Ce mal prenait possession d'elle en l'anéantissant. À chacune de ces périodes, Claire se demandait si elle en verrait la fin... et la douleur se dissipait lentement, mais n'oubliait jamais de revenir le lendemain matin.

Elle qui ne supportait pas de rendre visite au corps médical fut bien obligée de prendre rendez-vous chez un médecin.

Elle gardait, de son enfance, la marque indélébile que les soins s'apparentaient à la brutalité : remèdes infects à avaler obligatoirement sous les cris ou les menaces, odeurs d'éther ou d'autre liquide volatil qui vous faisaient suffoquer, injections qui vous paralyaient le dos, ou vous embrasaient le muscle fessier dans votre sommeil.

Elle avait en mémoire cette nuit guinéenne où la seringue pleine de pénicilline s'était introduite dans une de ses fesses afin de la guérir de l'intumescence apparue à la base du pouce sur la paume de sa main gauche, pour avoir couru les matitis (l'herbe haute et desséchée de la campagne africaine), à toute heure du jour ou de la nuit. Maltraiter le postérieur pour guérir une main, lorsqu'on a 7 ans, c'est difficile à comprendre !

La soirée mondaine battait son plein lorsque l'ami médecin décida que le moment de piquer était arrivé : l'enfant était dans sa phase de sommeil la plus profonde !

Confiante, absorbée par la profondeur de ses doux rêves de petite fille, elle fut réveillée par une violente douleur qui, en la sortant avec brusquerie de son sommeil, la plongea aussitôt dans une terreur indescriptible. La lâcheté de ses parents les avait empêchés de prévenir leur fille du passage nocturne de la seringue.

Ils eurent beau consoler la fillette, cette scène s'ajoutait aux traumatismes déjà subis en relation avec les disciples d'Esculape et leurs pratiques qu'elle qualifiait de barbares.

Dans les jours suivants, elle fut contrainte, en plus, au tranchage, découpage, raccommode de sa pauvre paume. L'autoritarisme impitoyable de celui qui maniait le bistouri ne pouvait qu'ajouter à son aversion pour ces garants de la santé une rupture psychologique définitive avec cette médecine brutale.

À présent, elle ne supportait plus qu'on la touche. En elle étaient inscrits des soins plus doux, plus humains.

« Pourrait-on les inventer ? » se demandait-elle.

Elle avait souvent lu au plus profond de son cœur ce souhait si fort. Et puis si, jusqu'à présent, elle n'avait eu que des frottements épineux avec ces soigneurs de grand talent, il était évident qu'elle devait trouver l'aide qui correspondait à cette quête innée.

Donc, pour que son psychisme acquière la sérénité indispensable à sa guérison, lorsqu'elle fut confrontée seule à un accroc sérieux de sa santé, elle refusa les soins classiques et choisit une médecine douce : l'homéopathie.

Comme son organisme aspirait à des manières respectueuses de la personne, elle ne voulait plus revivre les peurs des thérapies qu'elle avait connues. Ces méthodes l'avaient plus fragilisée que soulagée.

C'est par ses lectures qu'elle apprit qu'il existait une alternative.

L'homéopathie considère le malade et non la maladie, et obtient ses résultats en soignant le mal par le mal, à dose infinitésimale.

Cette médecine pouvait correspondre à son attente.

Elle en arrivait enfin à déduire que la maladie se développait en soi. Chacun se la fabriquait par le refoulement des émotions, des sentiments, des non-dits, par une culpabilité amenée par l'éducation, les religions, les traditions, enfin toutes pratiques non choisies et obligatoirement demandées.

Elle désirait un praticien à l'écoute, aux gestes rassurants. Elle y ajouta la propreté et le non-fumeur... « *C'est un minimum, se dit-elle. Il doit être à mon image.* »

Dans sa réflexion, elle pensait qu'étant elle-même à la recherche d'une hygiène rigoureuse, d'une paix intérieure vivifiante, elle ne pouvait pas s'abandonner à n'importe qui. Il lui était impensable de se faire soigner par un individu aux ongles ou aux cheveux douteux, qui ne se lavait pas les mains après ses touchers, à la table de consultation gardant la même serviette en éponge pour tous les malades, et pis, dépendant d'une cigarette, d'une bouteille, d'un groupement à tendance idéologique ou d'une manie quelconques, handicaps névrotiques qui prouvaient que ses propres problèmes n'étaient pas réglés.

Comment une personne de cette sorte aurait-elle pu prétendre la guérir, elle qui déjà s'engageait dans une voie qui répondait à son attente intérieure : celle de la volonté de bien faire et non celle de l'argent, celle de la bienveillance et non de la brusquerie, celle du respect du corps et donc de l'âme ?

Comment un individu en proie à des tourments, des peurs, à une lâcheté constante pourrait-il lui prodiguer un bien-être ?

Plus les jours passaient, plus sa réflexion devenait pertinente. Il était temps à présent qu'elle trouve le thérapeute en évolution spirituelle dont les prises de conscience l'amenaient à considérer le malade non comme un amas de chair à maîtriser, mais comme une âme en souffrance, en demande de guérison profonde, authentique, d'où découlerait le bien-être physique.

Elle avait entendu parler du docteur Fayarn comme de quelqu'un plein de patience et d'humilité.

En notant son rendez-vous, il lui posa plusieurs questions, puis il conseilla :

« Avant de venir me voir, demandez l'avis d'un gastro-entérologue. Il vous radiographiera et nous aurons un diagnostic certain. Surtout, refusez de vous faire opérer. Je peux vous soigner sans intervention chirurgicale. »

Dès qu'elle reposa le combiné, Claire s'empara de l'annuaire et chercha un « expert » de la région anale...

La liste était courte et elle choisit le nom et l'adresse qu'elle « sentait » bien : *Docteur Jean Martin-Dubou, 24, avenue Carnot*. Au bas de cette rue, la place Alphonse de Lamartine proposait un parking immense, de plus gratuit !

Le rendez-vous fut pris pour le vendredi après-midi et nous étions le mardi.

Elle appréhendait l'idée de montrer son séant à un inconnu, même éminent gastro-entérologue ; elle ajoutait à cela l'idée de souffrir et l'ensemble l'oppressait...

Elle avait ouï dire toutes les horreurs possibles... Injections dans l'anus, sonde à longueur imposante qu'on vous enfonce sans état d'âme, palpations et elle ne savait plus trop quoi... Déjà elle retenait ces phrases « d'encouragements » et cela suffisait à la paniquer complètement...

Le jour « J » fut bien vite là. Elle remercia sa souffrance qui la poussa à se rendre, résolue, chez cet homme en blanc.

Il avait, en effet, une blouse blanche entièrement ouverte, passée à la va-vite sur son costume gris. À quoi servait-elle ? À le rassurer ? À le différencier de ses malades ? En tout cas pas à servir l'hygiène.

Dans la salle d'attente triste et froide, elle croqua peu de temps le marmot. Dans le quart d'heure qui suivit, le praticien ressortit de son cabinet, se dirigea vers elle la mine réjouie, en lui tendant la main :

« Bonjour, Madame. Entrez. »

Elle ne se sentit pas du tout à son aise dans cette pièce au plafond haut, au parquet couinant et bosselé.

« Qu'est-ce qui vous arrive ? »

Elle le regarda. Elle se trouvait face à un homme d'une cinquantaine d'années, sûr de lui. Il la pria de s'asseoir. Elle raconta son histoire. Il la laissa parler, sans l'interrompre. Il y eut un petit silence, puis :

« Déshabillez-vous ! Nous allons voir ça. Je vais vous faire une radio. Vous ne sentirez rien puisque j'anesthésie la partie qui vous fait souffrir... »

Ce qu'il ne dit surtout pas, c'est que l'endormissement, lui, elle allait le sentir !

À genoux sur la table d'auscultation, le fessier en l'air, elle reçut avec une aiguille prétendument bien intentionnée une dose d'anesthésiant qui lui arracha un cri de douleur mêlé à un sentiment de colère contre elle-même... Comment donc avait-elle pu en arriver là ?